

Recréer l'authenticité

Laurence Côté-Fournier

Numéro 324, été 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90898ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Côté-Fournier, L. (2019). Compte rendu de [Recréer l'authenticité]. *Liberté*, (324), 60–61.

Recréer l'authenticité

LAURENCE CÔTÉ-FOURNIER

Dans un souper organisé par de nouveaux amis, où je cherchais à m'intégrer en prouvant mon intelligence et mon humour, j'ai vu surgir parmi les invités un fantôme de mon adolescence, une fille qui m'avait souvent humiliée pour amuser un public bien conscient de ma faiblesse, de mon étrangeté. J'étais maintenant au baccalauréat, le secondaire était bien terminé mais pas si lointain non plus, et à l'arrivée de cette personne tellement crainte et détestée, j'ai cru que je serais démasquée. À aucun moment, je n'ai pensé qu'elle serait gênée d'avoir agi méchamment autrefois. Non, plutôt, je craignais que mes nouvelles fréquentations constatent à leur tour ma médiocrité, et j'ai paniqué en la voyant saluer un à un les convives. Or, elle m'a adressé la parole avec une candeur inattendue. Je l'ai vite compris à ses questions : elle ne se souvenait tout simplement pas de moi. Lorsqu'elle a constaté que nous avions fréquenté la même école secondaire, j'ai fait à mon tour comme si j'ignorais qui était cette fille bien intentionnée tentant de comprendre avec qui diable j'avais pu me tenir pour qu'elle m'ait si peu remarquée. J'étais soulagée d'être saine et sauve et en même temps désarçonnée : avais-je donc été à ce point insignifiante dans son univers à elle ?

Cette anecdote personnelle, a priori assez éloignée de la critique littéraire, je la raconte pour deux raisons. La première est sa parenté avec certains thèmes d'*Ouvrir son cœur*, récit d'Alexie Morin qui interroge non seulement l'importance qu'ont eue les autres dans notre passé, mais surtout la difficulté de véritablement démêler ce que nous avons projeté sur le réel et ce qui s'y trouvait bel et bien. La narratrice d'*Ouvrir son cœur* raconte avoir souffert d'exclusion et de rejet à l'école secondaire. Pourtant, un

camarade revu quelques années plus tard explique à la narratrice que c'est elle qui, autrefois, semblait prendre les autres de haut, les regarder avec hostilité. Aucun d'eux ne soupçonnait son désir fou de se joindre à leur groupe. Le problème est que nous revisitons les mêmes scènes en les figeant peu à peu comme des jalons qui justifient ce que nous sommes devenus : « On sait que l'oubli avalera ce dont on ne prend pas assez soin. Alors on rappelle à soi les moments qui nous définissent, dont on a l'impression qu'ils nous ont définis, les moments où on s'est senti le plus en accord avec soi-même, le plus intensément vivant, les moments qui nous ont changés. » Le passé, toujours, est fragmentaire, et nous nous accrochons à certaines pièces en laissant disparaître le souvenir de nombreuses autres.

Au début du récit, la narratrice d'*Ouvrir son cœur* se présente comme une femme accomplie, comblée. Elle est éditrice, a publié deux livres, est amoureuse et mère. Tout est en place pour nous laisser croire à un récit de rédemption : après l'enfance et l'adolescence pénibles aurait été possible la construction d'un soi plus fort, capable de triompher des anciennes misères. Le sort plus ou moins heureux d'un ancien camarade du secondaire, autrefois plutôt dur à cuire et confiant, pointe initialement dans cette direction : le livre montrerait les renversements de fortune que le temps permet. La suite est toutefois plus ambiguë, plus surprenante. Le projet, étendu sur huit ans d'écriture, se défait, perd de son sens premier et écarte la linéarité causale. Tout sera raconté avec le plus grand sens de l'exactitude et de la justesse, mais cette authenticité est minée de l'intérieur et s'effiloche peu à peu.

Une tension constante traverse le livre, entre ce qu'Alexie, la narratrice, était dès le berceau – une enfant née

ALEXIE MORIN

OUVRIR SON CŒUR
LE QUARTANIER, 2018, 280 P.

avec un œil croche, au caractère difficile, mais curieuse, passionnée, vive – et ce qu'une école inhospitalière et des amitiés déçues ont creusé en elle de colère, d'inadéquation et de honte. Qu'aurait-elle pu devenir dans un autre contexte ? Le strabisme et les opérations subies pour le corriger sont au cœur de la première partie du livre, et il serait tentant d'en faire la clé de voûte de la personnalité d'Alexie : rejetée par ses pairs à cause de ce défaut physique, elle a construit un rapport méfiant et apeuré à l'autre, prolongé même dans des circonstances où la confiance aurait pu s'installer : « La peur me dominait, j'en devenais aveugle aux autres, incapable de voir le bon en eux. [...] Personne ne veut pour amie une fille qui haït sans connaître, qui se croit meilleure que tout le monde. » Repoussée par les autres enfants, elle est restée sauvage, incapable de manier les codes sociaux. On a beaucoup souligné, à juste titre, la générosité de l'autrice, qui se raconte sans minimiser tout ce que ses gestes ont pu avoir de rébarbatif, tout ce que son mal-être traduit de vulnérabilité, et pas toujours de celle qui attendrit. Mais les scènes brèves de ce livre, qui explore dans chacune de ses quatre parties un aspect particulier du développement de la narratrice, résistent aux conclusions claires.

En effet, la vision téléologique de soi, les questionnements sur notre valeur et celle que les autres ont bien pu nous attribuer, tout devient plus flou, plus abstrait, devant le constat de cette réalité : la mort nous attend tous et nous n'avons qu'une vie, à laquelle nous tentons de donner sens

et direction. Il y a beaucoup de très belles phrases dans ce récit, dont je serais tentée de citer de grands pans, de ces phrases qui mettent en mots une réflexion qui ne nous était jamais apparue sous une forme aussi limpide, notamment celle-ci sur le changement de perspective que donne la conscience de notre propre finitude: «Je me sens coupable de même écrire que je ne suis ni laide ni conne, mais que pourrais-je, si je ne m'exerçais pas, de mon mieux, à le penser? Comment admettre que je suis peut-être laide, comment admettre que je suis peut-être stupide, alors qu'un jour je serai morte, et que je n'aurai reçu que cet esprit, que ce corps [...]?»

La littérature ne donne pas de recettes de bonheur facile, n'apporte aucun sens clair à la vie, ne résout pas l'énigme de notre identité.

Je ne suis pas la seule qui, dans les mots d'Alexie Morin, ait trouvé des pensées précieuses. Si j'ai raconté une anecdote personnelle en ouverture, c'est aussi parce que le livre soulève la question du rapport à l'autre particulier qu'il cherche à susciter en choisissant le dévoilement et l'impudicité. Le titre dit d'emblée ce mouvement vers l'autre, bien sûr, mais l'allusion aux ouvrages de psycho-pop soulève un doute sur la valeur d'une telle entreprise, avec son côté sentimental un peu dégoulinant. De même, plus on avance dans le récit, plus la narratrice apparaît pessimiste quant à la portée de son ouvrage, à sa capacité à transformer le réel et à devenir un «lieu de vérité»: «J'espérais que ce livre, par ce chemin, me conduirait vers les autres, vers mes semblables. Mais ce lieu n'existe pas, et je ne peux pas l'inventer.» Le livre qui se trouve entre nos mains serait le récit d'une tentative de communication ratée.

Cette affirmation surprenante de pessimisme est toutefois nuancée par la réception du livre. Depuis sa parution, je ne compte plus autour de moi les gens qui ont affirmé, en privé ou sur les réseaux sociaux, combien ils se sont reconnus dans ce portrait, qui ont partagé des anecdotes semblables à celles de la narratrice. «J'aurais pu écrire cette phrase», ai-je lu à quelques reprises, comme si *Ouvrir son cœur* s'avérait le point de départ d'une chaîne de confessions. Il n'y a sans doute aucun «lecteur rêvé» qui sache apporter rédemption et consolation à la narratrice, qui soit capable de trancher dans la masse de souvenirs pour en extraire un sens: nous sommes

tous et toutes ligotées à un passé que nous seules voyons. Le passé des autres demeure toutefois une forme de refuge partagé, même si la vérité n'y apparaîtra pas.

L'œuvre autobiographique de Simone de Beauvoir, dont *La force de l'âge* est cité en exergue, est l'inspiration la plus claire d'*Ouvrir son cœur*. Annie Ernaux n'est pas bien loin non plus. Néanmoins, sans rien vouloir enlever à ces références féminines qui ont donné ses lettres de noblesse à un genre, le récit de soi, longtemps considéré comme trop narcissique pour son propre bien, je pense aussi à un écrivain, Michel Leiris, qui, dans *La règle du jeu*, a fait de la mise en mots de sa vie la clé d'une éthique littéraire et existentielle: «écrire comme quelqu'un qui sait *ce que parler veut dire* et n'user du langage [...] qu'avec la rigueur et les loyautés les plus grandes». Leiris avoue toutefois son échec au terme du projet: le langage, social, nous échappe

toujours en partie, déjoue toutes règles, et le fantasme de justesse absolu dans le récit de soi restera un mirage.

Leiris, comme Morin, dans son souci d'exactitude, laisse une grande place à ses échecs, comme si c'était là, en particulier, qu'il fallait être authentique. À mon sens, rien ne le rend plus actuel que ce souci de la vulnérabilité. Plusieurs écrivains, et surtout écrivaines, se réclament de la honte comme moteur de leurs œuvres – je pense ici à Chloé Savoie-Bernard, mais elle n'est pas seule –, et j'ai vu l'importance de cette émotion dans les réactions à *Ouvrir son cœur*. Peut-être suis-je trop friande de morale chrétienne glorifiant les humbles de la terre qui iront au ciel, mais j'aime y voir une façon de déjouer les récits triomphants, une manière de faire de la faiblesse notre dénominateur commun plutôt qu'une source de douleur.

La honte effrite notre identité, nous oblige à repenser l'entité fixe que nous croyons être en nous montrant ce que nous refusons de voir d'ordinaire, comme notre incapacité à entrer dans les normes. D'où, peut-être, le désir de recoller les morceaux par le récit de soi. C'est le regard des autres qui amène la honte et, s'il serait trop optimiste d'avancer que l'écriture l'efface, le geste de dévoilement volontaire dans l'écriture nous permet, à nous lecteurs et lectrices, de nous mesurer à nos propres faillites, que nous nous placions dans le rôle de victime ou de bourreau. Ma foi en le pouvoir des mots confère peut-être une morale digne de la psycho-pop à cette critique, mais qu'importe. La littérature ne donne pas de recettes de bonheur facile, n'apporte aucun sens clair à la vie, ne résout pas l'énigme de notre identité, mais si elle peut nous aider à être un peu moins idiots devant l'existence, alors ouvrir son cœur ne sera pas vain. (L)